

## QUESTIONS D'ETHNIES EN ASIE CENTRALE ET LA STABILITÉ DE LA RÉGION

Cemil OKTAY\*

L'Espace de L'Asie centrale, longtemps occulté par les découpages coloniaux, fait son apparition sur la scène internationale à la suite de l'éclatement du système soviétique. Certes, dès l'invasion de L'Afghânistân par les divisions de L'Armée Rouge, une partie de la région avait déjà attiré vers elle les regards à la fois attentifs et inquiets. Depuis l'occupation de L'Afghânistân, la région n'était plus uniquement le centre d'intérêt de quelques chercheurs spécialisés, mais également celui des massmédias de toutes les sociétés avancées. Ensuite, vint l'ère de la perestroïka et son dénouement fatal, c'est-à-dire, la dislocation de L'URSS. C'est précisément à partir de ce moment où le grand public, en même temps que la plupart des responsables politiques se met au courant de l'existence d'un espace jusqu'ici resté à l'écart. Nous voilà et subitement devant "Les Musulmans Oubliés" d'hier pour reprendre le titre d'un livre d'Alexandre Bennigsen<sup>1</sup>.

Face à ce phénomène, les premières réactions à chaud furent de l'ignorance et d'inquiétude:

\* Professeur à La Faculté des Sciences Politiques de L'Université d'Istanbul

<sup>1</sup> Alexandre Bennigsen, *Les Musulmans Oubliés*, Maspero, Paris, 1981.

Puisqu'il s'agissait des Musulmans en voisinage avec L'Iran fondamentaliste, n'y aurait-il pas le risque d'un fanatisme religieux? Après tout, des auteurs très sérieux avaient déjà fait remarquer que les rituels de L'Islam sont suivis de plus en plus intensément malgré une propagande athéiste qui dure depuis la révolution bolchévique. Il était donc naturel, pensait-on, surtout dans les milieux médiatiques, que ces peuples, une fois libérés du carcan du régime antérieur, puissent devenir plus musulmans que dans le passé!.. Or à part le cas du Tadjikistan, il n'en est rien. Et encore!.. On sait maintenant que, dans l'ensemble, le panislamisme a du mal à dépasser les clivages ethniques et nationaux.

De même, les craintes au sujet du panturquisme se sont révélées d'emblée très vaines. D'abord parce que le thème du panturquisme n'était pas du tout mobilisateur au sein de l'opinion turcophone de L'Asie centrale. La culture paroissiale basée sur les identités primaires d'une part, le nationalisme exprimé dans le cadre des États-Nations de la région d'autre part, se conjuguait parfaitement au détriment des idéologies de type universaliste comme le panturquisme et le panislamisme. Deuxièmement la stratégie d'Ankara ne faisait aucun appel à un panturquisme quelconque. Il est certain que le sentiment d'une communauté culturelle pouvait permettre à La Turquie de marquer une percée économique et politique dans la région. Il est certain aussi que les retrouvailles avec les cousins n'ont pas manqué d'éveiller une émotion au sein des peuples de part et d'autre. Mais il a été vite constaté que ni les dirigeants d'Ankara, ni ceux des républiques d'Asie centrale ne voulaient oeuvrer dans la direction d'une union mythique<sup>2</sup>.

Bref, les mouvements d'idéologie supra-étatique et transcendante tels que le panturquisme ou le panislamisme ne représentent donc pas, du moins pour l'instant, un danger qui mette en cause la stabilité de la région.

<sup>2</sup> Alain Gresh, "Du Caucases à L'Asie Centrale, La Turquie dans le grand jeu", *Le Monde Diplomatique*, Avril 1992, p.3.

Les déclarations du gouvernement Turc de l'époque (voir: la presse écrite), faites tout de suite après la proclamation de l'indépendance des républiques d'Asie centrale, préconisaient uniquement la politique de la coopération. Depuis la diplomatie turque oeuvre scrupuleusement dans ce sens. De même, la politique étrangère que veulent mener les républiques turcophones se révèle extrêmement réaliste. Voir à ce propos: Şule Kut, *Yeni Türk Cumhuriyetlerinin Dış Politikaları*, in, *Bağımsızlığın İlk Yılları*, Ankara, 1994.

Par contre il n'est pas aussi aisé de minimiser ou d'ignorer les questions d'ethnies qui pourraient, dans le processus du développement politique des républiques, devenir des causes de graves perturbations, provoquant même un remaniement des frontières. Il est connu par tous, car l'histoire nous renseigne à ce propos que les véritables clignotants rouges dans le domaine des relations entre États sont justement les querelles qu'enveniment les désaccords sur les frontières. Surtout, s'il est question d'un conflit entre des États-Nations de fraîche date.

Il faudrait s'en expliquer:

L'Asie centrale inclut cinq républiques de l'ex-union soviétique auxquelles s'ajoutent L'Afghanistan et Le Sin-Kiang Chinois. Ces républiques de l'ex-union furent toutes des créations du règne de Staline. Aucune d'elles ne correspond véritablement au découpage ethnique de la région. Le bolchévisme, en réformant les rapports de domination du peuple russe sur les peuples périphériques de L'Empire des Tsars, avait manipulé à sa façon et dans l'intérêt du centre, le principe du "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes". Par exemple, le bolchévisme reconnaissait aux peuples de L'Asie centrale, comme partout ailleurs au sein de L'Union, sous certaines conditions, un espace politique délimité (tels que Républiques Socialistes Soviétiques, Républiques Socialistes Autonomes et tout à fait en bas de l'échelle Régions Autonomes et Territoires Nationaux). Tous les peuples n'avaient pas droit à une République Socialiste Soviétique. Ceux-là ont dû se contenter des titres moins brillants. Certains peuples, comme Les Tadjiks, ont changé de statut et obtenu en cours de route, notamment en 1929, le titre de République Socialiste Soviétique sans que l'on sache les raisons profondes de cette promotion à laquelle Les Ouzbeks se sont vivement opposés.

De même, Les Karakalpaks, un petit groupe turcophone, parlant un dialecte kazakh et installé à proximité de La Mer d'Aral, fut érigé en République Autonome dépendant de L'Ouzbékistan. Les Karakalpaks n'avaient pourtant pas une revendication nationale. Un autre exemple, digne d'être cité dans ce domaine, est le cas du groupe Hıdır Ali d'origine ouzbek qui fut rattaché au Turkménistan contre leur volonté; parce que, paraît-il, les contraintes d'ordre économique imposaient qu'il en fût ainsi.

En fait la reconnaissance du principe d'autodétermination était, aux yeux des dirigeants soviétiques, une opération de pure

tactique<sup>3</sup>. Car la doctrine stalinienne récusait en la matière le concept de nation comme étant bourgeois et mystificateur. Toujours suivant cette doctrine, l'avènement de l'homo soviéticus, entraînerait de toute façon le dépérissement définitif des nationalismes. Dans la pratique, le soviétisme n'a fonctionné que comme "idéologie paravent" de l'expansionnisme russe<sup>4</sup>. La révolution bolchévique tentait par ce biais d'exaucer les vœux profonds d'Ilminsky; c'est-à-dire, la politique de la russification des territoires périphériques de L'Empire<sup>5</sup>. En effet, dans l'ensemble de la population du Kazakhstan, l'élément russe est passé, entre les années 1926-1990, de 19.7% à 37.8%. Pour la même période, en Kirghizie le pourcentage des peuples immigrés, d'origine russe et ukrainienne a presque doublé en passant de 11% à 21.5%<sup>6</sup>.

La russification, très poussée dans certaines républiques, dont Le Kazakhstan est un exemple frappant, médiocrement réussie dans d'autres, n'a pas pu empêcher l'émergence d'une identité nationale parmi les peuples autochtones. En créant des républiques, certes à frontières artificielles, le stalinisme s'appuyait sur sa thèse du dépérissement fatal des nationalismes. Or c'est le contraire qui s'est produit. Les observateurs les plus scrupuleux constataient tous avec certitude que "le découpage stalinien a pris racine"<sup>7</sup>.

Une publication très récente démontre précisément comment la création d'un État sur un territoire délimité conduit à la longue à l'homogénéisation et à la radicalisation nationale d'ethnies plus ou moins dispersées antérieurement. L'existence d'une structure étatique, même limitée mais installée sur un territoire, donne corps à une représentation

<sup>3</sup> Sultan Galiev fut le premier intellectuel bolchévique d'origine turque qui a compris le piège tendu par le soviétisme.

Pour plus d'information sur Galiev voir Alexandre Bennigsen/Chantal Lemerrier-Quelquejéay, *Sultan Galiev*, Fayard, Paris, 1986.

Zeki Velidi Togan, *Hâtıralar*, Tan Matbaası, İstanbul 1969

<sup>4</sup> Pierre Robert Baduel, "L'État, l'ethnie et la nation, le retour du Passé", *Revue du Monde Musulman et de La Méditerranée*, Édisud, Paris, 1991, p.8.

<sup>5</sup> H. Carrère d'Encausse, "La Politique Culturelle du Pouvoir Tsariste au Turkestan", *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, Juillet-Septembre 1962.

<sup>6</sup> P. Robert Baduel, "L'État, l'ethnie et..." p.8.

<sup>7</sup> Olivier Roy, "Frontières et ethnies en Asie Centrale", *Hérodote*, Janvier-Mars 1992, Paris, p.170.

collective de la nation<sup>8</sup>. Cette structure aide à développer au bénéfice de la communauté dominante une conscience identitaire de type nationaliste. Il existe aujourd'hui, à l'intérieur de chaque république, une identité nationale très développée surtout au sein de l'intelligentsia urbaine. Il ne serait donc pas aberrant désormais, de parler d'un nationalisme kazakh, ouzbek ou kirghiz etc. dans L'Asie centrale.

Ce nationalisme quasi latent aujourd'hui, peut demain au cours du processus de modernisation politique devenir un élément de mobilisation.

Par contre, dépassé un certain seuil, il ne manquerait pas d'embraser les sentiments identitaires parmi les ethnies et les nationalités numériquement minoritaires. Ce qui, à son tour, par contamination et par réflexe d'auto-défense peut provoquer une déstabilisation sur toute la région. Car comme il a été souligné, du fait de la politique de russification, il existe dans chaque État, des groupes d'origine russe et ukrainienne vivant à côté de l'élément dominant. À cela il faudrait ajouter, la présence d'ethnies qui sont, conséquence du découpage arbitraire, le prolongement de la population d'une république voisine. On trouve aussi, presque un peu partout des peuples déportés parmi lesquels viennent en tête Les Meskets et Les Tatars.

Ainsi il y a des Tadjiks en Ouzbékistan et des Ouzbeks au Tadjikistan (un million d'habitants sur cinq). De même il existe des peuples turcophones vivant de l'autre côté des frontières de l'ex-union; tel est le cas des Ouzbeks installés au nord de L'Afghânistân (plus d'un million) et Les Kirghiz du Sin-Kiang chinois. Un éclatement éventuel de L'Afghânistân ou même de La Chine pourrait donc occasionner des nouveaux scénarios dont on ne saurait à présent imaginer les effets ultérieurs sans recourir à des exercices de prophétie.

Pour mieux analyser la situation en Asie centrale, il ne suffirait pas d'y constater l'émergence du nationalisme de l'élément dominant. Il ne suffirait pas non plus d'y observer l'imbrication des peuples et des nations. Il faudrait également répondre à la question suivante: peut-on tracer une ligne de démarcation nette entre les éléments ethniques?

C'est difficile, voire même impossible. Les composantes ethniques, linguistiques et autres ne sont pas organisées

suyant un schéma simpliste. Par conséquent, plusieurs lignes de démarcation sont possibles. Parmi Les Musulmans c'est Le Sunnisme qui prédomine. D'autre part, la culture persanophone est assez forte dans les zones urbaines, très faible dans les campagnes (sauf au Tadjikistan bien sûr). Mais la persanophonie et Le Chiïsme, à l'exception d'une partie de L'Afghânistân ne se superposent guère. Les Tadjiks sont par exemple persanophones mais ils restent sunnites sur le plan religieux. Dans les villes ouzbeks, on découvre aisément des traces de la culture iranienne, mais les vastes campagnes d'Ouzbékistan sont turcophones. De manière générale, la turcophonie constitue le fond même de L'Asie centrale. Plus on creuse dans la région, plus on est en présence de la turcophonie.

Bref, L'Asie centrale n'est pas simple. D'ailleurs rien de ce qui se rapporte aux hommes n'est essentiellement pur et simple. Tout se présente invariablement mêlé, infiniment complexe et partout impur. La pureté n'existe pas; l'identité pure est une identité illusoire. Il en est de même pour ce qui concerne L'Asie centrale. De ce fait, le découpage inadéquat des années vingt n'est pas le seul responsable. Ce découpage n'a fait qu'ajouter des éléments supplémentaires, de taille bien sûr, à une situation qui était déjà complexe sous les effets de l'histoire.

Il faut rappeler que depuis le XVIème siècle, L'Asie centrale n'a jamais été unifiée sur le plan politique. Son organisation s'est réalisée autour de trois pôles d'influence et d'intervention: Par ordre chronologique Le Khanat de Boukhara, L'Iran des Safavides et La Russie des Tsars relayée par L'Union Soviétique. À la complexité actuelle des choses il y a donc des raisons très profondes. Les républiques devenues indépendantes vont, à partir de cet état des choses, affronter le redoutable problème qu'est la modernisation politique et économique<sup>9</sup>.

Le danger qui les guette au cours du processus de modernisation réside dans la recherche d'une société pure. Leur salut n'est sûrement pas de ce côté-là. Ce qu'il leur faut,

<sup>9</sup> Au sujet des difficultés économiques des Républiques de L'Asie centrale voir:

Jean Radvanyi, "La Thérapie de choc et le puzzle des Républiques", *Le Monde Diplomatique*, Mars 1992, p.17.

Hervé Gicquiau, "Développement et Dépendance Economique de L'Asie Centrale Soviétique", *Le Courrier des Pays de L'Est*, Octobre 1983.

PS: Ce texte a été présenté en Octobre 1992 à La Conférence Internationale d'Antalya organisée par L'association Turque pour L'OTAN.

<sup>8</sup> Marie Claude Maurel, "Territoires Nationaux en périphérie. La résurgence du fait national en Union Soviétique", *Géographie du Politique*, FNSP, Paris, pp 119-134.

c'est une structure étatique qui puisse fonctionner sans tenir compte des appartenances ethniques, culturelles et religieuses. C'est-à-dire un État de droit, un État sans âme, une organisation publique rationnelle dans une société désenchantée et sans passion ethnique. On sait combien cette tâche est ardue. Surtout quand il s'agit des sociétés où il est extrêmement douteux que la chouette de Minerve soit prête à prendre son vol. Car elles ne sont pas à leur crépuscule mais bel et bien à leur aube!